

yaît un devoir. Les discussions ont été parfois intéressantes. D's deux côtés de la Chambre, des discours vraiment éloquents ont été prononcés.

Et cependant le Gouvernement (M. de Boucherville est sorti de la mêlée plus fort et plus estimé que jamais. Les majorités qui l'ont appuyé lui donnent une force qui le met à l'abri de toute inquiétude et qui lui permet d'entreprendre beaucoup dans l'intérêt de notre Province.

Pour ce qui se rattache à l'agriculture, le Comité d'agriculture de la Chambre auquel incombait tout ce qui se rattache aux intérêts les plus chers des cultivateurs a droit à la reconnaissance des agriculteurs, pour l'unanimité qui n'a cessé de régner dans la discussion des projets tendant à promouvoir les intérêts du cultivateur, quoique ce Comité fut composé de 32 députés.

— Voilà plus de quinze jours le câble transatlantique se plaignait à nous annoncer que le gouvernement de Madrid avait résolu de commencer, le 15 décembre, une grande campagne contre les carlistes, que le 15 janvier tout serait terminé et qu'Alphonse XII le victorieux et le conquérant rentrerait dans sa capitale aux acclamations de toute l'Europe précisée.

Pour ce rendre compte des chances de cette grande campagne qui doit écraser 50,000 carlistes sous le poids de 200,000 soldats constitutionnels, on fera bien de méditer la correspondance suivante adressée de Madrid, à un journal parisien : *Le Monde* :

" Jamais mon malheureux pays ne s'est trouvé en des circonstances aussi graves. La monarchie alphonsiste, fruit de la diplomatie européenne, espoir du catholicisme libéral et ancre de salut de tous les conciliateurs, touche à sa fin sans avoir même accompli la première année de son existence. La pensée de l'avenir de l'Espagne effraie l'esprit : si Dieu n'accorde pas le succès aux armes des carlistes, s'il ne nous sauve pas par les mains de Don Carlos, nous périrons avec le libéralisme en dissolution.

" On a essayé de tous les médicaments, et le malade se meurt ! Il achève sa courte existence par le plus ignominieux des trépas ! Oui, la monarchie catholique libérale expire d'impuissance, marquée au front d'un stigmate éternel.

" Elle a vu un instrument dans la religion, elle en a imploré le secours, et le Saint Siège, toujours animé d'une indicible bienveillance, s'est montré favorable à ses prières, lui a envoyé un nonce et n'a rien négligé de ce qui était en son pouvoir pour la réconcilier avec les catholiques espagnols ; elle a semé l'or dans le camp ennemi et elle a pu acheter les consciences d'un certain nombre d'apostats ; le démon de l'orgueil lui a permis de s'asservir les viles passions d'hommes qui pouvaient être des héros, et c'est ainsi que Cabrera est devenu l'un des partisans ; grâce à ses intrigues, non par la force de ses armes, elle a joué de la dispersion de deux armées qui semblaient puissantes ; elle a obtenu que l'Europe lui marchandât moins son appui qu'aux précédentes situations révolutionnaires ; elle a enlevé à la patrie 170,000 de ses fils dans l'espace de huit mois, se flattant de les opposer à ses ennemis du Nord comme un mur d'acier ; elle a bâillonné la presse pour l'empêcher de divulguer ses misères ; elle a frappé au visage les écrivains qui ont manqué d'applaudir à son infailibilité gouvernementale ; elle s'est appelée constitutionnelle sans être l'expression d'aucune constitution ; elle a soufflée, elle a déporté ; par ses décrets elle s'est attaquée sans vergogne à la propriété, à la succession de la couronne, aux droits des familles ; en un mot, elle a tout fait... si ce

n'est de réussir. Evidemment, elle est sous le poids de la malédiction divine.

" Si vous me demandiez des preuves, je vous répondrais que, quoi qu'on en dise, la question religieuse n'a jamais été plus menaçante ; que la guerre, dans les provinces du Nord, n'a rien perdu de sa gravité, et qu'à Cuba il est impossible d'en prévoir la fin ; que l'Union américaine s'ingénie à provoquer des conflits ; que l'Etat ajourne le paiement de ses dettes d'une manière scandaleuse ; que les républicains conspirent, que les radicaux et les modérés ne se lassent pas de cabaler ; que les vaincus du 30 décembre se comptent, afin de se présenter bientôt en ordre de bataille devant don Alphonse, assez abaisé pour ne pas ressentir la honte de leur présence ; que la presse ministérielle discute la légalité du système auquel nous sommes soumis, et qu'elle est devenue le porte-voix des discordes de notre mode officiel ; que tous les partis donnent des signes non équivoques de dissolution ; que les provinces ne dissimulent plus leur haine de Madrid ; que la dette a augmenté de vingt millions en l'espace de dix mois de monarchie alphonsiste ; que le prix des objets nécessaires à la vie est tout à fait exorbitant pour les pauvres gens ; que la crise monétaire acquiert des proportions effrayantes ; et que, par dessus tout, Canovas, l'habile pilote qui s'empara du timon de la barque, et la lança d'une main intrépide dans les eaux du libéralisme rationaliste, en ayant bien soin de lui faire éviter cet écueil de l'ultramontanisme sur lequel certains voulaient le faire échouer, Canovas, l'admirateur d'O'Connell, lui qui avait l'ambition de ressusciter l'antique union libérale, Canovas, enfin, abandonne ce même gouvernail dont il s'était saisi, et nous annonce, dans les colonnes de la *Correspondencia*, qu'il se sent " impuissant, " qu'il n'est plus " qu'un simple témoin des événements, et qu'il en décline toute responsabilité ! "

" Comprenez vous maintenant la situation, et comprenez-vous que nous touchons à la fin ?

" Il n'est pas nécessaire de se rappeler les leçons de l'histoire, il suffit d'un peu de sens commun pour prédire que cela s'en va et avec une vitesse vertigineuse, bien que nous ignorions le jour et l'heure de la catastrophe ?

La situation, en Europe, devient de plus en plus sérieuse. L'échec des notions du canal de Suez par l'Angleterre est un coup hardi qui a changé tout à coup la physionomie de l'échiquier. La pièce jouée par MM. Derby et Disraeli fait échec à la fois à la Prusse, à l'Autriche et à la France.

L'Autriche qui ne sait pas trop comment se tenir en équilibre entre la Russie et la Prusse, va attendre, comme toujours, jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

" La Prusse, dit M. Chantrel, ne sait trop comment prendre la chose ; elle ne voudrait pas avoir contre elle l'Angleterre qui a des vaisseaux et de l'argent ; il ne lui paraît pas que le moment soit venu de se brouiller avec la Russie, qui la gênerait beaucoup dans ses visées du côté du Rhin. En attendant, elle fait semblant de n'être ni surprise, ni affligée ; mais elle paraît parfaitement contente. "

La Russie, directement attaquée, médite un coup. Se contentera-t-elle de parer l'échec ? y répondra-t-elle par un échec de mat en se lançant jusqu'à Constantinople ? Ne trouvera-t-elle pas moyen de précipiter à son avantage la fin de la partie, en faisant part à deux avec l'Angleterre, comme elle l'avait proposée avant la guerre de Crimée ?

Qui le sait ?

Autrefois, quand il y avait un roi de France, toutes les puissances lui auraient demandé son avis, et cet avis au-